

## **De la dignité (dignité et vulnérabilité)**

Étrange concept que celui de la dignité. Fort à la mode, assurément ; mais fort étrange, non moins assurément.

C'était au nom de l'amour de Dieu que le pauvre en appelait jadis à la charité de Don Juan, c'est de nos jours pour « garder sa dignité » qu'il en appelle à notre solidarité. Jadis, se trouvait au dessus du lit du malade un crucifix sensé guider les gestes du soignant au nom de l'amour de Dieu ; c'est aujourd'hui une charte du patient hospitalisé qui s'y trouve, et **l'on ne soigne plus le malade au nom de l'amour de l'humanité mais au nom du respect de sa dignité.** Le passage de l'hôtel-Dieu au CHU, de la charité à l'EHPAD, de l'hospice à la maison de long séjour est contemporain du passage de Dieu à l'humanité, de l'amour au respect, du prochain à la personne ; personne sur la dignité de laquelle les soignants sont invités à veiller comme jadis les apôtres sur le Christ.

C'est au nom de cette même valeur de dignité que certains militent pour la légalisation de l'euthanasie (l'association pour le droit à mourir dans la dignité milite, au nom d'une certaine conception de la dignité, pour une dépénalisation de l'euthanasie); mais c'est également au nom de la dignité humaine que certains militent contre l'euthanasie et contre sa dépénalisation. **S'affrontent donc de nos jours plusieurs conceptions de la dignité, laquelle est plus objet d'une invocation que d'une compréhension.**

Cette valeur est plus instrumentalisée que travaillée et l'on vit aujourd'hui de plus en plus souvent des combats d'homonymes : c'est au nom de mêmes valeurs que s'affrontent les adversaires. Nous sommes tous de zélés défenseurs des droits de l'homme, de sourcilleux vigiles du respect de la dignité de la personne humaine. **L'amour du prochain a fait place au respect de la dignité de la personne humaine.** Sur chacun de ces mots cependant, respect, dignité, personne, une extrême confusion à laquelle il faut remédier.

## **Dignité humaine à partir de la vulnérabilité de l'homme**

Le sujet est vaste et nous avons choisi de parler de la dignité à partir de la vulnérabilité de l'homme.

### ***Ambiguïtés et incertitudes :***

Il est vrai que quelques ambiguïtés se manifestent dans notre monde au sujet de la dignité... **Il fut une époque où tous les hommes n'étaient pas dignes.** La *dignitas* de la Rome antique était une charge qui n'eût pu être donnée à la femme, au barbare, au métèque. Mais, aujourd'hui, nous considérons que tous les hommes ont une dignité ; ce qui était privilège est devenu bien commun. **Ce qui était apanage est à tous donné. Mais vraiment est ce que ce qui était apanage est devenu bien commun ?** Pas sûr, puisqu'en même temps que nos contemporains nous disent qu'il suffit d'être homme pour être digne, on les entend coutumièrement employer des expressions du genre : « cet homme a eu une conduite telle qu'il a perdu sa dignité » « cet homme vit dans des conditions tellement misérables qu'il a perdu sa dignité ». Il y a là quelque contradiction : si la dignité peut se perdre, alors elle ne peut pas être considérée comme un attribut ontologique de l'être humain.

Première inquiétude : on ne peut pas dire que tous les hommes sont dignes et que certains ont perdu leur dignité.

Deuxième vacillement : le droit que réclament régulièrement certains de nos contemporains de pouvoir mourir dans la dignité, c'est-à-dire de pouvoir « bénéficier » de l'euthanasie s'ils étaient frappés de quelque affection, maladie, handicap ou dégradation ne risque-t-il pas d'entraîner dans l'indignité tous ceux qui sont frappés de la même affection, de la même maladie, du même handicap ou de la même dégradation ? Nous répétons aussi coutumièrement que certains hommes sont indignes de naître. Il fut

d'usage dans la Grèce antique d'exposer l'enfant handicapé au soleil et aux Dieux en espérant qu'un Dieu eût pitié de cet enfant en faisant qu'il vive alors que la nature aurait voulu qu'il mourût. Ne continuons-nous pas en un sens de pratiquer cet usage en exposant les nouveaux nés à la lumière de l'écran d'échographie ? Et ce sont les échographes qui prononcent un arrêt de vie ou de mort. Donc vacillement et incertitude.

### **Vulnérabilité**

Pour parler de la vulnérabilité, je commencerais par parler du nouveau né, métonymie de la vulnérabilité humaine. **Qui y a-t-il de plus vulnérable que le petit d'homme qui vient de naître : le nouveau-né ?** « L'enfant sait ce qu'il en est de l'infini, il en vient », disait le poète Henri Michaux. L'athéisme revendiqué de l'auteur de *Misérable Miracle* nous interdit de donner un sens religieux à cette admirable formule poétique. Mais, même pris au sens anthropologique, cette formule garde sa force : **oui, l'enfant vient de l'infini ; avant de naître il n'est d'aucun lieu ni d'aucun temps.** Il est sans visage et sans voix et échappe à tous les projets que l'on peut formuler à son endroit. Il nous adresse une parole muette, une voix de fin silence nous demandant de l'accueillir dans ce monde fini qu'est la famille. « Parole muette, voix de fin silence » : ces oxymores essaient de rendre hommage à cette vérité que même les parents ne sauraient considérer l'enfant comme leur produit, comme leur bien. Le fait que l'enfant soit vulnérable et qu'il nous transcende en même temps est une vérité à laquelle semble rendre hommage ce célèbre passage du chapitre III du Livre des rois.

[Deux femmes sont venues demander justice. Elles ont chacune un enfant du même âge mais l'un est mort accidentellement étouffé pendant son sommeil. Chacune affirme que l'enfant vivant est le sien. Elles se disputaient ainsi devant le roi qui prononça « apportez moi une épée et partagez l'enfant vivant en deux et donnez la moitié à l'une et la moitié à l'autre. Alors la femme dont le fils était vivant s'adressa au roi car sa pitié s'était enflammée pour son fils et dit « s'il te plaît Monseigneur, qu'on lui donne l'enfant vivant, qu'on ne le tue pas ». Alors le roi dit : donnez l'enfant vivant à cette femme car c'est elle la mère »].

Ce passage rend hommage à cette vérité que l'enfant est à la fois toute fragilité et en même temps toute transcendance. C'est précisément cette vérité que l'enfant soit à la fois le plus vulnérable et le plus digne des êtres, le plus vulnérable et le plus transcendant qui nous fait ressentir la naissance du petit d'homme comme un événement.

### **Etat de vulnérabilité du nouveau-né**

La naissance d'un enfant apparaît comme celle du plus vulnérable des êtres, dont la survie devra tout aux hommes qui l'accueillent. **On dira que la fragilité, vulnérabilité du nouveau né est le lot commun des petits vertébrés.** Mais cette absolue dépendance est infiniment plus durable chez le petit d'homme que chez le petit animal, où elle disparaît au moment du sevrage. La richesse en instinct de l'animal est un viatique sûr pour la vie : l'animal vient au monde riche d'un instinct qui lui permet de trouver sans avoir besoin de les chercher les chemins de sa survie. **L'instinct peut se définir comme l'ensemble de moyens naturels permettant à l'animal de satisfaire ses besoins naturels.** « L'instinct trouve sans chercher » disait Bergson (Évolution naturelle). C'est à cette vulnérabilité qu'il faut maintenant nous attacher. **L'animal n'est pas réductible à l'instinct, et l'homme n'est pas sans instinct (il possède des réflexes de succion) mais il y aura toujours plus d'intelligence et moins d'instinct chez l'homme que chez l'animal.** Ce qui va à l'encontre des considérations de Peter Singer<sup>1</sup>, pour lequel les grands singes qui ont quelques facultés cognitives auraient plus de droit que les petits de l'homme venant au monde avec des lésions cérébrales. **Si le nouveau-né a besoin d'assistance et de droit, c'est précisément parce qu'il est pauvre en instinct.** N'est-ce pas en un sens ce qui fut suggéré par Platon dans le mythe de Protagoras ?

---

<sup>1</sup> Peter Singer : philosophe d'origine australienne, titulaire de la chaire d'éthique de l'université de Princeton, ainsi qu'à Melbourne, en Australie.

## **Considérations philosophiques à propos de la vulnérabilité**

**Platon et le mythe de Protagoras** ... ce mythe éclairé par l'ontologie platonicienne nous raconte l'histoire suivante :

Zeus aurait fait venir à lui deux titans, Prométhée et Épiméthée avec pour dessein de leur confier la distribution des qualités naturelles aux différents animaux. Zeus leur donne à cet effet une besace contenant toutes les qualités naturelles. Il fallait que leur distribution fût équitable et inspirée par la règle de diké (justice). Épiméthée demande à Prométhée, initialement mandaté par Zeus, de faire le partage, à charge pour lui de venir le corriger à la fin. Prométhée accepte. On ne sait guère comment s'effectua le partage que Prométhée approuve en tout. Mais c'est alors que les deux frères virent arriver à eux un étrange animal (un bipède sans plumes), l'homme... et le sac était vide. Cette étourderie d'Épiméthée fait de l'homme dans son commencement le plus fragile, le plus vulnérable de tous les vivants. Pour ne pas laisser l'homme dans cette situation dramatique de vulnérabilité, Prométhée monta sur l'Olympe pour dérober aux Dieux des qualités surnaturelles : le feu, l'intelligence pratique et l'art politique (lequel est le moyen pour Platon d'assurer la paix et la justice dans la cité des hommes). Ayant dérobé le feu détenu par le forgeron Héphaïstos, il le donne à l'homme. Donner le feu à l'homme, c'est lui donner beaucoup mais pas suffisamment pour le transformer en roi de la nature, seigneur de l'être. Ayant dérobé l'intelligence pratique à Athéna, il la donne à l'homme. Mais il échoue à dérober l'art politique à Zeus.

Platon rend hommage, dans son mythe, à cette vulnérabilité fondamentale de l'être humain, qui n'est pas un dysfonctionnement mais le signe d'un fonctionnement humain : être précaire, fragile, vulnérable, ce n'est pas un signe d'inhumanité mais d'humanité. Cette vulnérabilité peut être en partie suppléée par la technique, nécessaire mais non suffisante pour remplacer l'art politique. L'homme, en ses commencements, apparaît bien comme le plus vulnérable des vivants, « le moins bien partagé ». Or on sait la sévère critique qu'Aristote fit de l'enseignement de Platon sur ce point.

### **Aristote critique Platon :**

Le Livre III *Des parties des animaux* s'oppose en effet au *Protagoras* de Platon : ce serait une erreur de croire à cette vulnérabilité de l'homme, car il vient au monde avec le plus riche des outils : la main. L'ontologie platonicienne décrit l'homme comme celui à qui la nature a le plus donné. L'homme a la main, et la main heureuse car la main est l'instrument (organon) de tous les instruments et, non spécialisée, elle est universelle, permettant l'ouverture du monde des possibles. Dans le *De Anima*, Aristote fera une analogie entre âme humaine et la main. **Qui choisir ? De Platon qui considère la vulnérabilité humaine ou d'Aristote qui affirme la puissance humaine ?** Mais il ne faudrait pas trop vite durcir l'opposition entre Platon et Aristote car cette petite main de l'enfant est un piètre don tant qu'il n'a pas appris à s'en servir. Elle n'est que puissance.

Finalement, Platon et Aristote reconnaissent cette vulnérabilité essentielle du petit de l'homme. Un constat repris d'ailleurs par Pic de la Mirandole.

### **Pic de la Mirandole (1463-1494) : De la dignité humaine**

Pic de la Mirandole a en effet à cœur de réconcilier Platon et Aristote, qui selon lui ne seraient pas en désaccord. Il propose au sujet de la dignité humaine liée à sa vulnérabilité, un mythe, mixte de platonisme et d'aristotélisme :

[Dieu a donné bien des choses aux différents vivants mais a créé l'homme en dernier lieu. Tout a été distribué aux êtres vivants intermédiaires supérieurs et inférieurs ; et Pic d'écrire à propos de l'homme « mais il n'eût pas été digne de la puissance du père de faire défaut comme épuisé dans la dernière phase de l'enfancement. Le parfait ouvrier décida qu'à celui qui ne pouvait rien recevoir en propre serait commun tout ce qui avait été donné de particulier à chaque être isolément. Il prit donc l'homme et, l'ayant placé au milieu du monde lui, adressa la parole en ces termes : « si nous ne t'avons donné à temps ni place déterminée ou un aspect qui te soit propre ... c'est pour que tu les possèdes tous selon ton vœux. Les autres êtres ont une nature définie, tenue en bride par les lois que nous avons prescrites, toi, aucune restriction ne te bride. L'homme est le mieux loti de tous les animaux. Ô suprême bonté de dieu le Père et admirable félicité de l'homme : il lui est donné d'avoir ce qu'il souhaite, d'être ce qu'il veut ; les bêtes, au moment de leur naissance, apportent avec elles du ventre de leur mère ce qu'elles posséderont. Les

esprits supérieurs furent d'emblées, ou peu après, ce qu'ils sont destinés à être éternellement. Mais à l'homme naissant, le Père a donné des semences de toutes sortes et les germes de toute espèce de vie. (et l'homme d'être comparé à un caméléon) ».]

Dans ce mythe, Pic réconcilie les deux auteurs : il y a une précarité des nouveaux nés qui appelle l'aide incomparable des hommes. La vulnérabilité n'est pas un signe d'inhumanité mais d'humanité. Chez Platon, cette vulnérabilité va être dépassée par la technique qui lui est extérieure ; elle sera dépassée chez Aristote par le développement téléologique spontané de toutes les puissances. L'homme n'est que promesse mais ils sont d'accord pour considérer que l'enfant, à son commencement, c'est le plus vulnérable des êtres et qu'il a besoin d'une aide extérieure. Il y a un abîme entre ce que l'enfant est et ce qu'il peut. Abîme entre la dignité de l'homme et la finité des moyens à la faire respecter. L'enfant a une valeur absolue et pourtant les moyens qu'il a pour la faire respecter sont finis.

L'enfant aura besoin des autres hommes qui l'accueillent : absolu dénuement de l'enfant, source pour nous d'une obligation et non d'une nécessité car la mère peut ne pas s'occuper de l'enfant. Le lien qui lie la mère à l'enfant peut se délier ; voilà pourquoi cette naissance s'accompagne d'une certaine angoisse, angoisse de ne pas être à la hauteur, (angoisse de bonne augure, en ce qu'elle signale qu'on a bien pris la mesure de ce qui est au-delà de toute mesure : un événement). Car la naissance d'un enfant « n'est pas l'ajout d'un être au monde, mais le commencement d'un monde » (Hannah Arendt). Et c'est pourquoi l'absence d'angoisse pourrait signifier la réduction de l'événement (percée inouïe dans le tissu de l'ordre des choses) au statut de fait banal. L'angoisse dont nous voulons parler ne renvoie pas à des soucis d'ordre matériels et psychologiques, mais à une angoisse plus radicale. Moi, qui suis un être fini, je suis en charge de quelque chose comme un être infini. Mais la naissance s'accompagne aussi de joie qui est autre chose qu'un petit bonheur. On est heureux quand les choses sont comme on désirerait qu'elles fussent (le sentiment du bonheur s'accompagne d'un sentiment d'un accord, d'une harmonie) alors qu'on est joyeux quand il y a un exquis désaccord entre son désir et le souci du monde. Les spinozistes ne font entre le bonheur et la joie qu'une différence de durée et d'intensité. Et, il est vrai que la joie est plus brève que le bonheur mais plus intense que lui. Mais nous voyons entre le bonheur et la joie une autre différence que

celle tenant à leur durée et leur intensité : dans le bonheur, il y a le sentiment d'un accord, alors que dans la joie, il y a celui d'un désaccord. Ce sentiment d'exquis désaccord, nous l'interprétons comme reconnaissance du surgissement au cœur de l'immanence d'une transcendance. Un événement a surgi qui déborde nos capacités de réception. Voilà pourquoi la joie éprouvée à la naissance est beaucoup plus qu'un petit bonheur. Alors qu'il nous semble que c'est parce qu'il y a quelque chose de transcendant dans la naissance qu'elle s'accompagne d'angoisse et de joie, et non seulement de souci et de bonheur.

Ainsi, le nouveau né est bien la métonymie, le paradigme de la vulnérabilité humaine. Ce que déjà le platonisme et l'aristotélisme disaient. On sait pourtant que l'avancée de l'enfant en âge signifiera une disparition progressive de la vulnérabilité. Lui qui était vulnérable va devenir fort et puissant. Grandir, c'est dépasser le moment de la vulnérabilité. Mais il se trouve qu'un certain nombre d'hommes ne peut pas cacher cette vulnérabilité. Nous arrivons à coup de technique, de progrès intellectuels, à coup de diplômes, costumes, jeux sociaux, à jouer aux autres la comédie de la puissance et de la vulnérabilité. La personne en situation de handicap nous rappelle cependant cette prime vulnérabilité. Au moment de la naissance, écart évident entre notre valeur infinie, dignité infinie et la finitude de nos moyens de la faire respecter. Puis, cet écart s'estompe mais peut revenir avec la perte de facultés dont nous nous honorons.

**La question est de savoir ce que font les différentes conceptions de la dignité de cette vulnérabilité humaine.**



## ***Cinq conceptions de la dignité : bourgeoise, chrétienne, kantienne, relationnelle, moderne***

**Comment chacune de ces conceptions de la dignité regarde-t-elle la vulnérabilité humaine ? Comme ce qui fait la dignité de l'homme ou comme ce qui la lui ôte ?**

### **La conception bourgeoise de la dignité**

Dans un dictionnaire du XIX siècle, les synonymes de la dignité sont : « retenue, tenue, componction, décence, réserve, pudeur » ; la dignité bourgeoise, c'est le maintien, la réserve, la maîtrise, la pudeur ; et ses antonymes : « indignité, bassesse, veulerie, laisser-aller ».

La conduite digne s'oppose à une conduite indigne. Pour les bourgeois, il ne suffit pas d'être homme pour être digne. Être bourgeois, c'est penser que la dignité de l'homme dépend de sa conduite : conception hiérarchisante (certains sont dignes, d'autres pas, parce qu'il ne se « tiennent » pas) et discriminante (les hommes sont plus ou moins dignes : invention du dignitomètre) de la dignité. Pour les bourgeois, la dignité n'est donc pas le bien commun de tout homme. **Mais si la conduite digne consiste à se retenir ou se contenir, que faut-il retenir ou contenir aussi bien dans le registre physique que moral ?**

Ce qu'il faut retenir, dissimuler, c'est ce qui rappelle trop l'animalité de l'homme : les éructations, les flatulences, les urines, les cheveux (les cheveux de la bourgeoise doivent être retenus par épingles et chignons, alors que les femmes en cheveux sont indignes : sorcières ou prostituées). Les sentiments doivent aussi être contenus, retenus (larmes, indignation, désirs, jalousies, soupirs). L'indigne se laisse aller : pleure, hurle, crie. **Quel regard alors est porté sur l'homme en situation de handicap ?** Gageons qu'il sera plus probablement jugé comme un être indigne que comme un être digne. Bruyantes et brouillonnes manifestations de tendresse chez le trisomiques ; incontinence et bave aux lèvres de tel polyhandicapé... Il est donc fort à craindre que le sort fait à la personne vulnérable par les bourgeois soient peu enviables.

### La conception chrétienne de la dignité :

Que nous a légué le christianisme en matière de dignité ? **L'affirmation très claire selon laquelle il suffit d'être un homme pour être digne**, que la dignité n'est pas relative à une conduite mais qu'elle est intrinsèque à l'homme car, comme il est écrit dans la Genèse, « tous les hommes sont faits à l'image et à la ressemblance de Dieu ». Ce qui donne à tout homme une valeur absolue est le fait d'avoir été fait à l'image et ressemblance de Dieu, et personne ne peut faire cesser d'avoir été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, fait que même le péché ne peut faire cesser.

**Qu'ajoute le christianisme au sujet de la dignité ?** Le christianisme est la religion de l'incarnation. L'incarnation n'est certes pas une spécificité chrétienne : Zeus s'incarnait aussi ; mais, **dans l'incarnation chrétienne (kénose), le Dieu s'incarne dans la plus vulnérable des chairs et par amour pour les hommes**, alors que, dans la païenne, le Dieu s'incarne pour lui-même et dans la plus puissante des chairs. Le dieu tout puissant, omnipotent et le nouveau né vulnérable, c'est le même ! Et, 33 ans après, il meurt sur la croix, à la manière des réprouvés, après avoir éprouvé le sentiment d'abandon. **Un signe est fait en direction des hommes : le christ endosse la plus fragile des chairs pour dire que les plus vulnérables des hommes sont dignes, et d'abord dignes d'amour.**

Mais il y a dans l'affirmation chrétienne d'une inviolable dignité de tout homme une fragilité, et la possibilité d'un effet pervers : et voilà pourquoi il fallait que Kant vînt ! Une fragilité : pour que tous les hommes soient dignes, il faut qu'existe ce Dieu unique les ayant tous faits à son image et ressemblance. Mais si Dieu n'existe pas ? Et si tous les hommes ne sont pas faits à son image et ressemblance ? Et effet pervers : une mauvaise lecture des Évangiles laisserait accroire que plus on est pauvre, plus on est digne, plus on est vulnérable, plus on est digne. Mauvaise lecture, parce que les Évangiles ne font pas de la pauvreté, de la souffrance, du mépris, de la maladie et du handicap de bonnes choses, disant seulement qu'il y a des valeurs plus hautes que la renommée, la richesse, la beauté, la santé. Ceux qui ont perdu la renommée, la santé, la richesse n'ont cependant pas perdu leur dignité. Mais cette fragilité et cette possible perversité nous invitent à considérer à présent la conception kantienne de la dignité.

## La conception Kantienne de la dignité : cf. le texte de 1785, Fondements de la métaphysique des mœurs

Dans ce texte essentiel, Kant dit en substance que : « Les choses ont un prix mais l'homme, lui, a une dignité laquelle est sans degrés ni parties de sorte que tous les hommes sont dignes de la même dignité et cela serait vrai même si Dieu n'existait pas ».

Dans cette seconde section des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, on voit Kant faire deux gestes essentiels au sujet de la notion de dignité : Un geste de laïcisation de la dignité par rapport à la position chrétienne et de démocratisation par rapport à la conception bourgeoise.

Le geste de laïcisation tient dans la formule : même si Dieu n'existait pas. Kant piétiste propose une conception de la dignité recevable par les athées. Geste de démocratisation car, pour les bourgeois, on est plus ou moins digne : il y a des degrés à la dignité. Kant brise les dignitomètres inventés par les bourgeois. La dignité humaine est inestimable, au-delà de toute estimation, hors du prix. L'homme est hors du prix. Mais, d'où vient cette dignité ? De la présence en tout homme de la loi morale, qu'il lui obéisse ou pas, et même qu'il soit capable de l'entendre ou dans l'incapacité de l'entendre. Tous les hommes sont dignes y compris le violeur et le meurtrier qui ne sont pas dignes de leur dignité mais dont le remords éventuel est indice de la présence en lui de la loi morale. Quant à celui qui n'a pas les facultés pour l'entendre ce n'est pas de sa faute : la loi morale parle en lui comme crie le cri de Munch. Il ne peut l'entendre ? Elle ne laisse pas de parler en lui. Kant fait donc de l'homme le plus vulnérable un homme aussi digne que le plus puissant des hommes.

## La conception relationnelle de la dignité : la dignité n'est pas issue d'une ontologie relationniste

Mais il ne suffit pas d'être kantien, car la dignité demande à être reconnue par autrui. Non pas que la reconnaissance fasse la dignité : celle-ci la précède, et même un homme dont la dignité n'est pas reconnue est digne. Cette absence de reconnaissance entraîne souvent une perte du sentiment de dignité, mais en rien une perte de dignité. Hegel philosophe de la reconnaissance n'annule pas Kant. Il ne s'agit pas de dire que le secret de la dignité d'un homme se trouve dans le regard que l'on porte sur lui. Car ce n'est pas la

reconnaissance qui fait la dignité, même si elle l'accomplit. **Être reconnu comme digne par autrui est ce qui fait passer de la dignité en puissance à la dignité en acte.**

Le respect, la reconnaissance et l'amour que nous donnons à l'autre permet qu'il passe de la dignité en puissance à la dignité en acte, et recouvre le sentiment de sa dignité. Autrui joue un rôle essentiel dans la reconnaissance de la dignité mais ne la fait pas. Nous nous sentons en matière de dignité « kanto-hégélien ». Or, à pareille conception nous semble s'opposer cette conception qu'on dira moderne :

### **La conception moderne de la dignité**

On retrouve cette conception dans l'Association pour le Droit à Mourir dans la Dignité. Ici, les synonymes de dignité sont maîtrise, autonomie, indépendance, trois termes allégrement confondus d'ailleurs. Pourquoi appeler cette conception « moderne » ? Parce que pour nous la modernité est contemporaine du désir que l'homme se rende (comme) maître et possesseur de la nature (comme disait Descartes). Dans ce contexte, on dira que si on augmente sa maîtrise, on augmente sa dignité, la perte de facultés concourant en revanche à la diminuer. Les textes de l'ADMD posent une égalité entre maîtrise, autonomie et indépendance. La perte des facultés, maîtrise, autonomie est une perte de dignité. Où l'on voit les modernes réinventer le dignitomètre, même si les critères de la dignité ne sont plus la pudeur et la décence, mais la maîtrise et l'indépendance. Mais dans ce contexte, on en revient à une conception discriminante, et hiérarchisante de la dignité. On devine ce qu'il en adviendra de la dignité de la personne lourdement handicapée, jugée vite indigne de naître, ou bien digne de mourir...

## Questions

1) Père Matthieu Villemot : **Est-on sûr que l'on n'expose plus les enfants handicapés aux Dieux ? Les demandes d'IVG sont suivies de demandes de rites religieux pour l'embryon qui a été détruit. N'est on pas vers un retour du paradoxe grec ?**

E.F. : Il me semble avoir dit qu'avec la systématisation des dépistages et de l'échographie l'on renouait avec une forme d'exposition... L'exposition n'étant plus exposition au soleil et aux dieux, mais à l'échographie et aux échographes et parents... Je suis donc d'accord avec vous. Ce qui ne signifie pas que je considère toutes les IMG et IVG comme des scandales moraux absolus.

2) Père Matthieu Villemot : **Sur le rapport paradoxal de l'homme à l'animal chez Aristote et Platon : sommes nous le roi des animaux ou le moins bien équipé des animaux ? N'y a-t-il pas un paradoxe aussi avec le problème de OGM : oser modifier du maïs ou une vache c'est un scandale. Par contre, on ne cesse de chercher à modifier l'homme y compris génétiquement. Retour du paradoxe grec : il ne faut faire d'OGM que chez l'homme.**

E.F. : pas de pistes

3) Christian Tannier (neurologue) : **Pourriez-vous préciser la différence que vous faites entre la dignité et le sentiment de dignité ? La vulnérabilité extrême en fin de vie s'accompagne d'une perte du sentiment de dignité ; souhaiter à ce moment là la fin de la vie n'est ce pas souhaiter la fin de la vie dans la dignité, d'une fin de vie avec la persistance de ce sentiment ?**

E.F. : La dignité est intrinsèque à la personne (attribut ontologique) : l'homme ne peut pas perdre sa dignité, mais il arrive que les hommes soient plongés dans une condition si misérable qu'ils ont ce sentiment d'y perdre leur dignité. Péguy distingue pauvreté et misère ; le pauvre arrive encore à se mettre à distance des nécessités matérielles immédiates (spiritualité et réflexions possibles). Le miséreux est assigné à l'autorité de son corps. L'immense misère est une menace pour la dignité. Aller vers eux avec deux idées en tête 1) Tu n'as pas perdu ta dignité, 2) tu en as seulement perdu le sentiment. Ce sont les conditions qui te sont faites qui sont indignes de la dignité. Il y a aussi une autre

menace pour la dignité, celle des conduites : si la condition misérable est une menace pour la dignité, une conduite misérable est celle qui fait que l'on devient indigne de sa dignité. Pour Kant : tous les hommes sont dignes, égaux en dignité, mais ne sont pas tous dignes de leur dignité ; D'abord poser 1) l'égalité de dignité entre les hommes 2) examiner ce que l'homme fait de cette dignité. Pas de manichéisme : aucun homme n'est ni totalement digne, ni totalement indigne de sa dignité. Pascal résume : « l'humain a ses allées et venues » « l'homme n'est ni ange ni bête ». L'homme oscille entre l'angélisme et la bestialité.

Mathieu Elgard : **S'il faut redoubler sa dignité, celle-ci n'est-elle pas une dignité « pour rire » ?**

E.F. : Non ...Kant nous aide à répondre ; les hommes sont dignes car habités par la loi morale qui élève l'homme, mais qui l'humilie aussi car nous savons que nous ne serons jamais à la hauteur de ce qu'elle exige. Il n'y a pas de dignité pour rire ; chaque homme est digne et en même temps est une menace pour sa propre dignité.

Une question : j'ai sursauté quand vous avez dit comme une évidence que je suis une menace pour ma propre dignité.

Il ne suffit pas de revendiquer que je suis un homme, donc digne, il faut aussi que ma conduite soit digne de ma dignité. Or elle ne l'est jamais totalement. On ne peut jamais avoir bonne conscience, avoir sa conscience totalement pour soi. « J'ai ma conscience pour moi » : parole de salaud, qui ne le proclame à haute, et tonitruante voix que pour qu'on n'entende pas la voix humble et secrète de la mauvaise conscience. Il y a toujours un écart incommensurable entre ce que l'homme est et ce qu'il devrait être. « Les hommes ne sont pas des saints mais l'humanité est sainte en eux », dit Kant. Il y a en moi du double, du contradictoire.

4) Catherine Fino (théologienne) : **Comment la philosophie pense la dignité en l'absence d'avenir ?**

E.F. : L'absence d'avenir est-elle certaine ?

C.F. : L'avenir est porté par les gens alentour, la communauté, la société autour et ça obligerait à ne plus fonctionner simplement par rapport à l'individu isolé même si la dignité s'adresse à la personne particulière. Mais alors ça fait rebondir sur des tas de questions de notre conception du lien.

E.F. : Un couperet tombe quand on réalise qu'un enfant n'actualisera jamais ses potentialités, c'est vrai. Mais dire pour autant qu'il n'y a plus d'avenir est plus que contestable.

5) Mathieu Elgard (formateur à la FEHAP): **Y a-t-il une distinction véritable entre la conception moderne et bourgeoise ?**

E.F. : Ce qui est commun aux bourgeois et modernes c'est qu'ils ne pensent pas qu'il suffise d'être homme pour être digne. Ce qui leur est commun, c'est qu'il y a des degrés à la dignité, laquelle dépend de conditions et de critères. Ce qui les distingue, c'est que les critères de la dignité ont évolué. Le passage des bourgeois d'hier à ceux d'aujourd'hui, c'est le passage d'un monde où il faut se retenir à un monde où il faut se lâcher. La vie du bourgeois de jadis était engoncée par les convenances car le bourgeois (qui n'a pas de quartiers de noblesse) devait se distinguer du commun : il se contient. Aujourd'hui, il doit se lâcher. Au souci des formes succède l'insouciance formelle. La nouvelle manière est de ne pas faire de manières : éloge de la spontanéité. La tenue, retenue est ringardisée.

Mathieu Elgard : Il faut être digne de sa dignité. Le problème avec « être digne de sa dignité » est que la dignité quand on l'a tous n'a plus rien d'opérateur

6) Michèle Chang (chargée des affaires culturelles en milieu hospitalier): **Est-ce que le respect peut remplacer l'amour dans le regard que l'on porte à l'autre dans une situation de dépendance?**

E.F. : Jadis, on demandait aux soignants de soigner par amour (pour l'amour de Dieu et pour l'amour du prochain) ; maintenant, on leur demande de soigner au nom du respect de la dignité de la personne malade. Même si dans les écoles d'infirmières on commence à parler d'empathie, de sollicitude, de care, officiellement, il n'y est plus question d'amour. N'est-ce pas là une perte ? On peut être pour la laïcisation, et cependant penser qu'elle a fait perdre quelque chose en chemin. Car le respect est nécessaire mais non suffisant. Car les hommes désirent un peu plus que du respect. Il y a dans le respect une distance et ensuite une universalité. Le respect que Kant nous demande d'accorder à autrui est le même pour chacun, non attentif aux singularités des hommes. Mais chacun d'entre nous se demande : suis-je digne d'être ? Pour être rassuré au sujet de sa légitimité d'être, et

d'être comme on est, on a besoin de plus que du respect. On a besoin de plus que le respect pour être : celui qui vous respecte légitime peut-être le fait que vous soyez, mais non pas le fait que vous soyez comme vous êtes. Seul l'amour fait un être se sentir légitime d'être, et non le respect. Celui qui vous dit « je t'aime » jubile que vous soyez comme vous êtes. Aujourd'hui l'amour est peut-être remplacé par l'empathie, le care, la sollicitude qui s'ajoutent au respect. C'est bien ! D'un autre côté, le respect peut et doit venir surveiller l'amour, qui, comme on sait, est capable de tout, et même du pire...

Marie Laure Lagangre (afehap) : **Vous n'avez pas parlé de la compassion ? Comment, s'interrogent les infirmières, construire un équilibre entre compassion et technique ?**

E.F. : Je n'ai pas employé ce terme car je répugne à élire un seul terme comme modèle de la relation soignante. Il y a des modes. La pitié en fut... On l'évacue de nos jours car elle peut être dangereuse (Stéphane Zweig). Mais la pitié vaut mieux que l'impitié ! La compassion a aussi ses limites et ses ombres : si l'on souffre avec l'autre on risque de ne plus pouvoir l'accompagner car il faut une distance. On parle alors d'empathie... Pourquoi pas, mais le sentiment est complexe. La sollicitude de Ricœur est à la mode : pour Ricœur « le donner de la souffrance d'autrui descelle en nous des sentiments altruistes ». Mais si autrui ne donne pas à voir sa souffrance ? Qu'en est-il du patient sédaté ? Et puis le malade ne donne-t'il pas parfois à voir sa souffrance d'une manière si désagréable qu'elle scelle en nous l'altruisme ? La sollicitude va trop vite vers autrui. Et voilà pourquoi on a besoin du respect. Pourquoi ne pas essayer de trouver un équilibre entre amour et respect, indémodable ? Et l'essentiel est surtout d'adapter son sentiment à celui qui est en face de nous.